

depuis lors, mais j'espère que ces hardiesses n'auront point roublé les dernières années de cet homme de goût, qui, en fait d'analyse psychologique, de lyrisme, d'éloquence, d'invention romanesque, ne pouvait aller sans répugnance au delà de limites précises.

Néanmoins, dans ces limites qu'il était bienséant de ne pas dépasser, que d'œuvres modernes il nous a fait connaître ! Combien d'actualités ce classique faisait rentrer dans son cours sous l'un ou l'autre prétexte ! Il nous signalait les pièces récentes qu'il fallait aller voir au théâtre, et, pour réfuter l'objection d'économie, il ajoutait en souriant que rien ne nous empêchait de grimper à la *summa cavea*. Tel feuilleton des *Débats*, du *Temps*, de la *Revue des Deux Mondes* s'insinuait sans effort dans le cadre de la leçon. Nous avons connu à son apparition le premier ouvrage de Brunetière, sur l'esthétique de Descartes, et ses premiers articles de critique. On pense bien que la littérature belge n'était pas oubliée : le prince de Ligne, Van Hasselt, Octave Pirmez, même le liégeois Grandgagnage, car notre condisciple Fernand Cocq, aujourd'hui échevin d'Ixelles et député, reçut un jour mission de nous analyser les quatre volumes du *Voyage d'Alfred Nicolas*. Ce n'était d'ailleurs là que des intermèdes : pour notre ordinaire, nous avions les chefs-d'œuvre incontestés de la littérature indo-européenne, les grandes épopées, les grandes tragédies, les beaux discours, les plus beaux accents du lyrisme grec et romantique. Ajoutons encore que ceux des élèves qui avaient quelques velléités d'idées personnelles, n'ont jamais été persécutés par lui, mais encouragés. Il savait très bien donner à ceux-là des conseils pratiques. Comme la plupart d'entre eux couraient le risque de débiter dans quelque ville minuscule et endormie, où leur amour naissant des lettres irait sombrer dans l'indifférence provinciale, il leur disait de composer, de publier sans traîner et sans attendre. Il osait sortir alors de sa prudence accoutumée, en apparence du moins, sachant que, dans ce cas, attendre la maturité, c'était se condamner à une maturité stérile. D'autre part, il s'offrait à aplanir l'accès des revues littéraires et pédagogiques. Parfois, enfin, en escomptant cette gloire future que sa bonté entrevoyait pour eux, sa charité procurait à l'un ou à l'autre un supplément de ressources sous forme de répétitions à quelque jeune candidat en mal de philosophie.

De cette période active de l'École normale, où l'esprit allait de découverte en découverte, j'ai gardé un véritable enivrement. Ces

quatre années d'étude, je les estime encore, à cinquante ans, les plus belles années de ma vie. J'en dois le souvenir à Stecher, à Delbœuf, à un ou deux autres, à la vie commune, à la grande bibliothèque de l'École où l'on puisait à même les rayons. Notre internat, sous la direction paternelle de M. J.-E. Demarteau, un autre savant, élève lui-même de l'École, n'avait rien d'opprimant et favorisait les études. Il n'est pas étonnant que, de cette formation savante, libre et nullement tracassière, il soit sorti une pléiade de professeurs excellents pour la plupart, disséminés par malheur en trop petit nombre dans les divers établissements du pays. Le titre de « professeur-agrégé » était à lui seul une recommandation. Aussi, après la suppression de l'École normale, lorsqu'une loi « permit » aux professeurs-agrégés de se présenter dans un délai fixé à un examen pour l'obtention du grade de docteur en philosophie et lettres, les professeurs, qui avaient, au lieu de trois ans d'Université, quatre ans de culture intensive, théorique et pratique, normalienne et universitaire, regardèrent cette permission comme un affront, et je n'en sais pas un qui ait consenti, sauf calcul intéressé, à conquérir un diplôme qu'il considérait comme inférieur au sien. Combien Stecher regretta la fermeture de l'École et la destruction de cette formation normale humanitaire, qui n'a pas été remplacée ! Combien d'autres l'ont regrettée avec lui ! et, en grande partie, à cause de lui, parce qu'il n'aurait plus d'occasion d'enseigner aux futurs maîtres de l'enseignement moyen le naturel, le goût, la mesure, l'harmonie, la clarté, la correction, le style.

Ce sage vivait sans avoir le prurit de la publicité, et pourtant il a beaucoup écrit, parce que ses élèves disséminés partout lui réclamaient des articles, qu'il ne savait pas refuser. Dans les sociétés scientifiques dont il faisait partie, à la *Société d'Emulation*, à la *Société liégeoise de littérature wallonne*, à l'*Académie de Belgique*, il se consacrait aux travaux nécessaires, il fournissait des rapports savants, fouillés au point de déborder parfois le sujet à traiter. De loin en loin, une œuvre de plus grande envergure, telle son étude sur *La sottie française et la soternie flamande*, *Edouard III dans les deux littératures*, *L'histoire de la littérature flamande*, l'étude sur l'enchanteur *Virgile au moyen âge*. Il a pris part aux travaux de la Commission de publication des grands écrivains nationaux par ses trois volumes des œuvres de Jean le Maire de Belges (1882-1885). Entretemps il composait, pour

l'Académie, des notices nécrologiques sur F.-Ch.-J. Grandgagnage, sur Ch. Steur, sur L. Hymans ; il donnait à la *Biographie nationale* une cinquantaine de biographies de trouvères belges, de poètes flamands, d'historiens. Il a collaboré à une foule de journaux et de revues, que nous ne citerons pas ici, par des articles riches de documentation et d'idées. On trouvera la liste de ses œuvres dans le volume des *Notices biographiques et bibliographiques* de l'Académie.

L'histoire, les littératures, la philologie le sollicitaient tour à tour. Il suit avidement les découvertes multipliées de la linguistique, et il en résume les traits principaux dans des revues pédagogiques. C'est ainsi qu'en 1852 il analyse les doctrines linguistiques de Guillaume de Humboldt dans le *Moniteur de l'Enseignement* (Tournai, Malo et Levasseur). En 1856, devant le même public de professeurs, à la même revue, il entreprend de résumer, chapitre par chapitre, toute la grammaire comparée de Bopp. Pour mettre son lecteur au point, il fait précéder son analyse de considérations générales sur l'importance de la linguistique, sur la méthode comparative ; puis il raconte avec admiration la tentative de Bopp ; il ajoute une classification des langues d'après Pott (*Encyclopédie* d'Ersch et Grüber), une physiologie des sons, d'après un ouvrage de Bindseil ; toutes choses que Bopp avait supposées connues ; et c'est seulement alors qu'il aborde la *Grammaire comparée* des langues indo-européennes. On sent qu'il a fait ce résumé pour sa propre initiation. C'est un travail très méticuleux ne comprenant pas moins de 100 pages compactes, qui feraient trois cents pages d'un volume ordinaire. Et pourtant cela compte à peine dans l'œuvre de Stecher : on voit par la mention vague des *Notices* de l'Académie qu'il n'y attachait pas d'importance. Et quelle patience de faire composer ces textes hérissés d'exemples en langues étrangères par une imprimerie commerciale qui confond les accents grecs et les esprits, et qui emploie des khi, des psi, des lambda, des sigma abominables !

Mais la principale de ces brochures, à laquelle j'ai hâte d'arriver, est sa conférence du 26 novembre 1858, faite à la *Société d'Émulation* de Liège. Elle a paru dans l'*Annuaire* de cette Société, sous le titre *Flamands et Wallons* (1). Stecher a exprimé là, lui flamand émigré en Wallonie, des idées patriotiques d'union et de

(1) *Annuaire de la Société libre d'Émulation*, Liège, Renard, 1859. Et à part.

paix qu'il puisait dans son cœur. Ces idées sont devenues, depuis, la justification même de notre nationalité ! En 1881 ou 1882, j'ai entendu M. Paul Frédéric, à la leçon d'inauguration de son cours d'histoire de Belgique, à l'Université de Liège, développer des idées analogues et résumer toute une argumentation par ce mot typique : « nous sommes une nationalité de raison ». Plus tard, M. Henri Pirenne a imprégné de cette idée son *Histoire de Belgique*. Ni M. Frédéric, ni M. Pirenne n'ont probablement connu la conférence de Stecher : le seul désir d'expliquer la création d'un état fait de deux tronçons de race, a suffi pour leur suggérer cette similitude de conception et d'arguments. Il est néanmoins curieux de voir l'érudit, l'homme des citations énoncer le premier, en 1853, des idées que l'on admire ou que l'on combat comme toutes neuves et tout actuelles. Voici des phrases qu'il glisse dans une simple note à la première page de son article : « Ce n'est qu'une esquisse que je me hasarde à présenter au lecteur sérieux... Il en verra assez, je pense, pour conclure à la *possibilité d'une histoire vraiment nationale de la Belgique* (1). Je n'ose toutefois me flatter d'avoir trouvé des arguments assez nombreux pour décider quelqu'un de nos savants à faire *une sorte de philosophie de notre histoire* (2), une véritable généalogie de notre nationalité retrouvée dans ce que j'appellerai nos anciennes relations *interprovinciales* (3). Si je n'étais absorbé par mes études du monde gréco-romain, je voudrais tenter la chance d'un livre expliquant *tout* notre présent par *tout* (2) notre passé... » Plus loin, p. 7, il ajoute : « On n'est que trop porté aujourd'hui à transformer l'histoire des intérêts et des principes en un roman de race dont le conflit serait perpétuel, indéfectible. On oublie qu'Augustin Thierry lui-même, dans son éloquente histoire de la conquête de l'Angleterre, qui fut, en 1820, le manifeste de cette école, se borne à étudier les hostilités ethniques, comme la *sanglante préface* d'une *agrégation politique*, d'une *unité nationale* » (1). Dans la suite de son article, Stecher n'a pas de peine à montrer que les luttes du moyen âge chez nous sont purement féodales, nullement ethniques ou linguistiques. Il puise des traits probants à pleines mains, dans l'histoire de la Flandre, dans celle du Brabant et celle de Liège, et ses arguments ne diffèrent guère de ceux d'aujourd'hui : l'Église a établi ses

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) C'est M. Stecher qui souligne.

diocèses sans tenir compte de la frontière des races et des langues (p. 19); sous son action les antipathies nationales s'atténuèrent et la limite linguistique cessa de former une barrière (p. 20); le gouvernement mérovingien adopta cette répartition établie par l'Eglise, en sorte que les Saliens des Flandres relèvent de la Neustrie romane et que les Wallons de l'Ardenne, du Namurois, du Hainaut relèvent de l'Austrasie germanique (p. 21). Il nous montre ensuite les Francs subissant l'influence des régions romanisées; les pays wallons, où s'installent les rois francs et maints seigneurs carolingiens adoptant les mœurs et le droit des vainqueurs (p. 22). La démonstration de cette fusion d'éléments se poursuit ainsi et la conclusion du bon patriote gantois-liégeois est celle-ci: « Nous n'avons jamais été grands quē par l'union et cette union n'a jamais duré que par le respect de la justice » (p. 69). Ces belles paroles ont toujours leur valeur aujourd'hui; du moins à l'adresse des gens sincères qui croient naïvement à un antagonisme de langue et de race, car ceux qui exploitent ou ravivent cet antagonisme pour servir leurs intérêts matériels se moquent de tous les arguments historiques. A ceux-là qui sèment la haine et la tempête, on ne peut que répéter le dernier mot, menaçant pour eux, de Stecher: « l'union n'a jamais duré que par le respect de la justice ».

Cette idée, qui est chez lui plus qu'une idée, qui est sentiment, désir et espoir, revient plusieurs fois dans ses Rapports à la *Société liégeoise de Littérature wallonne*, notamment dans le rapport sur la carte du pays wallon (1) et dans son discours de 1861 (2).

Ce n'était pas seulement par patriotisme, cependant, que Jean Stecher entra à la *Société wallonne*, ce fut aussi par un amour réel des dialectes romans. Son intelligente curiosité, toujours en éveil, le fit passer des vieux dialectes de nos trouvères aux dialectes modernes qui en sont la continuation et l'explication vivante. Après un stage très court parmi les membres adjoints (3), il est nommé membre titulaire avant le 1^{er} novembre 1859, sans doute après la publication de sa brochure *Flamands et Wallons*. Dans la Société, il sera, comme partout, un travailleur hautement estimé par sa science et son élévation de pensée, un collègue

(1) *Bulletin de la Société*..., t. III, 2^e partie, pp. 73-75, — année 1860.

(2) *Ibid.*, t. V, pp. 25-48.

(3) Voyez la liste des membres de la Société pour 1859, *Bulletin* t. II.

entouré et aimé à cause de l'aménité de son caractère, du charme de son esprit, de sa serviabilité. Il y restera vingt-six ans et, quand il en sortira, en 1886, ce sera précisément encore à cause d'un conflit, dont j'ignore les détails, mais qui offensa les sentiments unionistes du sincère flamand qui survivait au fond de lui.

A la Société wallonne, on confiait de préférence à Stecher l'examen des manuscrits de concours exigeant des connaissances linguistiques étendues. On savait le juge compétent, consciencieux; on était certain que le rapport serait une étude remarquable. En effet, qu'il s'agisse de la carte des limites géographiques du pays wallon (t. III, 1860) (4), ou du *Dictionnaire des spots* de Dejardin (t. IV et t. XXX), ou du *Métier des drapiers*, ou de la *Paroisse Saint-André*, ou de la *Médecine populaire au pays de Liège* (t. IX), ou du *Glossaire roman-liégeois* de Bormans et Body (t. XII), ou de *l'Étude sur les noms de famille* de Body (t. XVII), ou d'études étymologiques sur des mots wallons (t. XVII), toujours il estime l'œuvre en linguiste et en folkloriste accompli. Il a tant de choses à dire que le cadre du rapport devient trop petit. Ainsi son rapport sur les *spots* recueillis par Dejardin s'élargit en une étude générale de cinquante pages, qui, remaniée encore et mise à jour, sera réimprimée en tête de la seconde édition du *Dictionnaire des Spots*, en 1891. De même le cadre ordinaire de l'article étymologique, tel que l'eût conçu Grandgagnage, était trop étroit pour lui. Des considérations de phonétique pure, il s'évadait bientôt vers l'histoire et le folklore, qui lui permettent une érudition plus aimable et plus variée. Ainsi *baligant* et *pâcolet* (t. III), le ramenant aux chansons de gestes, évoquent aussitôt force souvenirs historiques; *hamelète* ou *halmète* (*ibid.*), une fois l'origine du mot indiquée, devient une dissertation de folkloriste sur la coiffe des enfants nés coiffés. La phonétique même paraît s'humaniser sous sa plume, il a une façon aimable d'expliquer au lecteur comment *l* s'est vocalisée dans *heaume*, il joue autour de la loi rapide, que les philologues, aujourd'hui plus pressés, se contenteraient de rappeler brièvement. La science trop encombrée et mieux réduite en formules n'a plus le temps de sourire: Stecher souriait, et

(4) On se contente d'indiquer ici le volume du *Bulletin* de la S. L. L. W. La bibliographie complète est donnée dans la *Table générale systématique des publications* de la Société, dressée par O. Colson, 1908 (t. XLVII du *Bulletin*).

dérobat même les conseils sous les formes d'un agréable scepticisme. « Il y a tant de vieux mots », dit-il, par exemple, « tant de vieux usages, tant de vieux préjugés qui sont en train de s'en aller ! Il ne faut pas trop attendre à en faire la physiologie. Donc, qu'il soit au plus tôt convoqué, le ban avec l'arrière-ban des *wallonophiles*, des *wallonomanes*, des *archéologues*, des *philologues*, des *linguistes*, des *flaneurs* et des *glaneurs* de toute espèce ». Vraiment ce ton et ce style ne sont pas trop germaniques !

Pendant les vingt dernières années de sa vie, il a vécu dans la retraite en philosophe, heureux, content, conservant une surprenante verdeur d'esprit et de corps. Quelques visites et quelques rapports à l'Académie. Une étude sur *Virgile au moyen-âge*, qui est un spécimen achevé de sa manière. Il continuait à jouir sans excès de sa « librairie » ; et il allait retrouver, à heure fixe, presque chaque jour, un petit cercle d'amis, qui aimantaient sa verve et qu'il animait de ses nombreux souvenirs, de son esprit délicat et de sa fine et si peu vindicative satire. Sa mort a été conforme à cette vie. « Je l'ai connu seulement aux derniers jours de sa vie », écrit M. Marcel Laurent, dans une lettre adressée au directeur de cette Revue ; « sous les arbres de son jardin, tout cassé, tout chenu, mais souriant, il parlait de la mort comme un sage du Portique ou de l'Académie. C'est cela qui m'enthousiasma... » Donc, toujours souriant, il s'est éteint, sans craindre le trépas plus qu'un Socrate, et il a voulu être inhumé sans fanfares et sans paroles tapageuses. Ces lignes, où cependant j'essaie plutôt de le définir et de le peindre que de le louer, peut-être en aurait-il refusé l'hommage. Mais, là où le vieux maître n'a pas besoin de l'éloge coutumier, l'élève peut en avoir besoin : il faut lui permettre de dire sa reconnaissance ; sa vénération réclame le droit de s'affirmer et de saluer au départ le bon vendangeur qui s'est bien acquitté de la vendange.

JULES FELLER.



La fille du Roi de France

Conte populaire (1).

Le roi de France avait une fille âgée de quinze ans, qui n'était jamais sortie de son palais.

Sa première sortie fut une promenade dans le jardin au bord de la mer, le jardin du palais.

Un navire vint à passer. Les matelots, voyant cette jolie fille, trouvèrent le moyen de l'enlever. Et voilà la fille du roi de France perdue !

Le roi, voyant ça, fit assembler tous ses marquis pour délibérer sur la question de pouvoir retrouver sa fille.

Le marquis Matacon, étant trop vieux pour se rendre au Conseil, sa fille le remplaça. A l'assemblée, la reine, le voyant, en tombe amoureuse et lui dit : « Il faut que tu joues de ma personne. » Le marquis, devant cette proposition, est obligé de refuser. La reine, pour le perdre, s'en va trouver le roi et lui dit : « Le marquis Matacon s'est vanté qu'il irait bien rechercher ta fille. »

Le roi fait appeler le marquis Matacon : « Il paraît, marquis, que tu t'es vanté que tu irais bien rechercher ma fille ? — Non, sire, ce n'est pas vrai. — Et bien, moi, je te dis qu'il faut que tu y ailles, mort ou vivant. — Et bien j'y vais. »

En sortant de la ville, il fit la rencontre d'un petit bossu. « Où vas-tu, marquis Matacon ? — Je ne sais pas où je vais. — Et bien moi, je le sais bien : tu vas pour aller rechercher la fille du roi. —

(1) [Inutile de rappeler que *Wallonia* reproduit toujours, comme il convient, le plus exactement possible, le langage des conteurs à qui elle emprunte leurs récits. Ce texte français doit donc être considéré comme une traduction. — N. D. L. R.]

Oui, mais je ne sais pas où elle est. — Et bien, moi, je le sais bien : elle est dans l'esclavage, au Château d'or, au milieu de la mer. — Oui, mais, je ne saurais pas y aller. — Si tu veux m'écouter, tu iras bien : tu n'as qu'à rendre service à toutes les bêtes que tu trouveras le long de ton chemin. — Je le ferai ! » (1).

La première rencontre, c'est une araignée et une mouche qui se battent. Il leur dit : « La paix entre vous ! » La mouche cède et l'araignée ne veut pas céder. Voyant ça, il coupe l'araignée en deux. « Ah ! dit la mouche, marquis Matacon, tu m'as rendu service : un jour viendra que je te le rendrai. »

Le marquis poursuit sa route. Il fait la rencontre d'un cochon qui était sur le point de tomber dans un puits. Il prend le cochon par la queue, et le retire de sa situation. « Ah ! marquis Matacon, tu m'as rendu service : un jour viendra que je te le rendrai. »

Le marquis poursuit sa route. Il fait la rencontre d'un poisson qui était sur le bord de l'eau, presque mort. Il le rejette à l'eau. « Ah ! marquis Matacon, tu m'as rendu service : un jour viendra que je te le rendrai. »

Le marquis poursuit toujours. Il arrive vis-à-vis du Château d'or qui est au milieu de la mer. Le cochon se retrouve au bord de la mer et lui dit : « Grimpe sur mon dos ». Et il passe la mer à la nage.

Arrivé au château, il demande après la fille du roi de France. On lui répond : « Si vous pouvez la reconnaître, vous n'avez qu'à la reprendre ». Et on lui ouvre la porte d'une grande salle qui était remplie de jeunes filles. Il demande : « Qui est la fille du roi de France ? — C'est moi... C'est moi... » Mais la mouche qui était là lui dit : « Regarde bien sur laquelle je vais me mettre : ce sera celle-là ». Le marquis, la voyant, la prit et la mit dans son sac.

Il reprend son chemin avec le cochon et la fille du Roi. Pendant le chemin, la fille du roi laisse tomber une de ses pantoufles dans la mer, mais le poisson qui était là ne tarde pas à rapporter la pantoufle.

Il continue toujours et arrive au palais avec la fille du roi. Ce fut toutes les fêtes possibles.

La reine le fait de nouveau appeler et lui répète : « Marquis

(1) [L'intervention du petit bossu ne se retrouve dans aucun conte analogue. Généralement, le héros rend service à divers animaux, spontanément et par bonté d'âme].

Matacon, il faut que tu joues de ma personne ». Et il est encore obligé de se remercier.

La reine rencontre le roi : « Sire, le marquis Matacon s'est vanté qu'il irait bien chercher le trésor du Grand Turc à Constantinople. »

Le roi le fit appeler : « Marquis Matacon, il paraît que tu te vantes que tu irais bien chercher le trésor du Grand Turc à Constantinople ? — Oh ! non, sire, ce n'est pas vrai. — Et bien, moi, je te dis qu'il faut que tu y ailles, mort ou vivant. — Et bien, j'y vais. »

Le marquis se mit en route. En sortant de la ville, il rencontre encore le petit bossu. « Où vas-tu, marquis Matacon ? — Je n'en sais rien. — Et bien, moi, je le sais bien : tu vas chercher le trésor du Grand Turc à Constantinople. Et bien, si tu veux m'écouter, tu iras bien : tu n'as qu'à engager tous les hommes que tu trouveras sur ton chemin et les prendre avec toi. »

Le premier homme qu'il rencontre, c'est un homme qui a coupé six chênes et qui est grimpé sur le septième pour en faire un lien de fagot. « Que fais-tu ici ? — Je fais un fagot pour reporter à ma mère ». Ne voyant pas de maisons aux alentours, il demande : « Où est ta mère ? — Elle est à trois cents lieues d'ici. — Il te faudra bien du temps ? — Non, quand je serai là-haut sur le *tiér* (sur la butte) je le lui jetterai : Tiens, vieille mère, tu auras pour te chauffer du temps que je m'en irai ! — Comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Forte-Échine. — Si tu veux venir avec moi, je te donnerai cent écus et toutes tes dépenses. — Et bien, j'irai ! »

Le marquis se remet en route et il rencontre un homme appuyé sur un bâton. « Que fais-tu là ? — J'écoute les avoines sourdre. — Eh bien, il n'y en a pas ici. — Oh ! non, elles sont à deux cents lieues d'ici. — Comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Bonne-Oreille. — Si tu veux venir avec moi, je te donnerai deux cents écus et tes dépenses. — Eh bien, j'irai ! »

Le marquis se remet en route. Il rencontre un homme qui courait. « Que fais-tu là ? — Je prends les lièvres à la course. — Pourquoi avez-vous mis ces deux pierres de moulin à vos souliers ? — Pour ne pas courir outre. — Comment vous appelle-t-on ? — Je m'appelle Bon-Coureur. — Si tu veux venir avec moi, je te donnerai trois cents écus et tes dépenses. — Eh bien, j'irai. »

Le marquis se remet en route. Il rencontre un homme qui souffle. « Que fais-tu là ? — Je fais aller sept moulins à vent — Mais il n'y en a pas ici. — Oh ! non, ils sont à quatre cents lieues d'ici. — Comment vous appelle-t-on ? — On m'appelle le Bon

Souffleur. — Voulez-vous venir avec moi ? Je vous donnerai quatre cents écus et vos dépenses. — Eh bien, j'irai. »

Ils se remettent en route et ils arrivent à Constantinople.

Le marquis entre au palais, demande au Grand Turc pour avoir son trésor. « Si vous pouvez le gagner, vous l'aurez. — Eh bien, je le gagnerai. — Il faut pour cela que vous ayez un homme qui puisse aller à la fontaine qui est à sept cents lieues d'ici, chercher une bouteille d'eau, et pour cela je vais vous mettre une vieille femme pour faire la même chose : si votre homme est revenu le premier, vous aurez le Trésor, mais si c'est le contraire, gare à vos têtes ! »

Les voilà en route. Le Bon-Coureur arrive le premier à la fontaine, remplit sa bouteille d'eau, puis s'endort sur le bord. La vieille femme arrive aussi, remplit sa bouteille et repart.

La Bonne-Oreille, qui est là qui écoute, tout à coup dit au Marquis : « Ah ! mon maître, nous sommes perdus, la vieille femme revient et n'est plus qu'à cent cinquante lieues d'ici. — Ça ne fait rien, dit le Bon Souffleur, laisse-la revenir ». Tout d'un coup, il souffle un bon coup, et voilà la vieille femme à trois cents lieues au-delà de la fontaine : elle passe si vite au-dessus du Bon-Coureur qu'elle le réveille, il se remet en route, et il arrive le premier à Constantinople.

« Voilà bien le trésor gagné, dit le marquis. — Eh bien, le voilà, si vous pouvez le porter. » Le marquis appelle Forte-Échine : « Allons, mon ami, prends le trésor, et tu le porteras. — Oui, mon maître. » Il prend le trésor et ils se remettent en route.

Tous les grands du palais, voyant cette surprise, en furent très émus. Tout de suite, ils commandent l'armée pour poursuivre le marquis et sa suite. Ils se mettent à tirer le canon après eux. Mais le Bon-Souffleur, se retournant vers l'armée, se met à souffler et à renvoyer les boulets de canon en arrière, encore plus vite qu'ils ne venaient.

Maintenant, le marquis est clair.

Ils arrivent au palais du roi de France avec le trésor, les fêtes redoublent au palais.

La reine, voyant ça, fait de nouveau appeler le marquis et lui dit encore : « Il faut que tu joues de ma personne. » Voilà encore le marquis obligé de refuser. La reine va trouver le roi et lui dit : « Le marquis m'a voulu forcer. » Le roi le fait appeler à son tour et lui dit : « Tu as voulu forcer la reine ! — Oh ! non, sire. — Et bien, si ! dit le roi, et tu seras condamné à mort. — Et bien, après tous mes bons services, s'il faut que je passe à la mort, j'irai. »

Les gendarmes prennent le marquis pour l'emmener et, en sortant de la ville, ils rencontrent le petit bossu. « Où allez-vous avec cet homme ? — Nous le conduisons à la mort, parce qu'il a voulu forcer la reine. — C'est un mensonge ; vous n'avez qu'à visiter le marquis : c'est une femme ! »

C'est reconnu exact que le marquis est une femme. A la place du marquis, c'est la reine qui est condamnée à la mort et on lui tranche la tête sans autre recherche.

Par cette mort, le marquis devient reine, et le roi organise de grandes fêtes au palais pour remercier le marquis de tous les services rendus et par là même qu'il est devenu sa femme.

Et là-dessus, moi je suis revenu avec mon petit noir chien. Pour aller plus vite, j'ai grimpé sur sa queue de verre ; mais elle s'est brisée, et j'ai bien dû revenir à pied.

Conte favori du vieux Jacques Pire, de Jenneret (Bende, Luxembourg). La formule italiquée est celle qui termine d'ordinaire les contes merveilleux dans notre région.

HENRI LEFORGEUR.





Les Pourquoi

III

Pourquoi les charretiers vont tous en Paradis.

C'esteût on côp on tchéron qu'estève èfagnî disqu'à moyou, et qui n' pleûve vini foû.

I djuréve, i f'séve tos les souhaits : Qui l' diale par ci... Qui l' diale par là... Qui l' diale mi vègne sètcher foû !

Vola l' diale qu'arrive.

« Ti m'as houkî, di-st-i. Mi vous-se diner ti âme, et dji t' tîrès foû d' là ? »

— Oh ! ây, dit-st-i l' tchéron, bin voltî, ti l'ârès.

— Et bin, *en avant* ! » di-st-i l' diale.

Et i boute si fwêrt al tchêrète, qu'èle potche foû do fondrî.

« A c'te heûre, dit l' diale, aboute-mu ti âme.

— Tot dreût, dji t'èl va qwèri, dit l' tchéron. »

TRADUCTION

C'était une fois un voiturier qui était embourbé jusqu'au moyeu, et qui ne pouvait s'en tirer.

Il jurait, il faisait tous les souhaits : Que le diable par ci... Que le diable par là... Que le diable me vienne tirer de là !

Le diable arrive.

« Tu m'as appelé, dit-il. Me veux-tu donner ton âme, et je te tirerai de là ? »

— Oh ! oui, dit le voiturier, bien volontiers, tu l'auras.

— Et bien, *en avant* ! dit le diable. »

Et il pousse si fort à la charrette, qu'elle saute de la fondrière.

« Maintenant, dit le diable, donne-moi ton âme.

— De suite, je vais te la chercher, dit le voiturier. »

I va podri on bouhon, i prind s' bonète, et i mèt' si âme didins.
« Tins, vos-le-la, mi âme ! »
Li diale hape li bonète, tot binâche, èt i rècoûrt fin dreût o l'infêr adré l' vîs Lucifêr.

« Qu'as-se là, valet ? »

— Dj'a l'âme d'on tchéron, par diène : èlle est co tote tchaude !

— Tape m'èl ol gueûye, dit Lucifêr. »

I li tapa.

Li vîs rèsprognève tot mawiant. Et qwand qu'i l'out avalé, i dit :
« Dj'a idèye qui dj'èl rinaudrès, ca c'est li pus mâvas boquet qui dj'âye co magnî... Dj'ennè vous todis pus, di tes âmes di tchèrons ! »
Dispôy adon, tos lès tchèrons vont è paradis, ca l' Diale n'è vout pus.

Il va derrière un buisson, il prend son bonnet, et met son âme dedans.
« Tiens, la voilà, mon âme ! »
Le diable saisit le bonnet, tout content, et il *re-court* tout droit en enfer près le vieux Lucifer.

« Qu'as-tu là, l'ami ? »

— J'ai l'âme d'un voiturier, pardi : elle est encore toute chaude !

— Lance-la-moi dans la gueule, dit Lucifer. »

Il l'y lança.

Le vieux mâchonnait en grimaçant. Et quand il l'eut avalée, il dit :
« Je crois que je ne la digérerai pas, car c'est le plus mauvais morceau que j'aie encore mangé... Je n'en veux toujours plus, de tes âmes de voituriers. »

Depuis lors, tous les voituriers vont en paradis, car le Diable n'en veut plus.

Recueilli à Fronville.

E. MA...

IV

Pourquoi les grenouilles de Behoute sont muettes

A Behoute, ferme sise à Ermeton-sur-Biert, (province de Namur) à l'emplacement de la ferme actuelle, se trouvait jadis un couvent de nonnes. Ce couvent possédait de grandes pièces d'eau dans lesquelles les grenouilles pullulaient. A la tombée de la nuit les grenouilles coassant dérangaient les nonnes dans leurs saints exercices. Elles demandèrent au Seigneur d'ôter la voix à ces bestioles, et depuis ce temps, les grenouilles de Behoute sont muettes.

Pourquoi le coucou ne fait pas de nid

Le bon Dieu venait de créer tous les oiseaux, qui se trouvaient encore rassemblés devant lui ; et il leur avait déjà expliqué où chacun d'eux se tiendrait, à quelle hauteur il volerait, comment il chanterait, de quoi il se nourrirait.

A peine avait-il dit au coucou ce qu'il mangerait, que celui-ci se sentit venir un appétit de tous les diables : voyant se traîner à sa portée une bonne grasse chenille, il s'en saisit aussi vite et se met à l'avaler à son aise, sans plus songer que le Créateur continuait ses recommandations.

Cependant, le bon Dieu l'avait appelé pour lui apprendre avec quoi il ferait son nid et où et comment, et combien de petits il aurait. Le coucou, dans sa gourmandise, n'avait pas entendu l'appel du Grand Maître.

Aussi, celui-ci, pour le punir de son manque d'écoute, l'a-t-il condamné à ne jamais plus faire son nid, à aller en cachette, comme un sournois, mettre son œuf parmi ceux des petits oiseaux, et encore n'en avoir jamais qu'un.

Brabant wallon : Environs de Court-S^t-Etienne.

ADOLPHE MORTIER.



LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS.

Par les routes

La Pluie

La pluie toujours jeune, et si vieille, sourit à la plainte aigre du présent vagissant.

Ne connaît-elle point — Magicienne — l'aventure du passé tumultueux ?

Et l'oblique chemin conduisant du nuage à la longueur des routes ?

Son geste absolu recule le lointain aux limites du doute ; il agrandit avec majesté le Site, que l'horizon certain terminait par des lignes nettes et compliquées.

Et ensuite, la pluie, la pluie, la Magicienne, étend le ciel sur la route.

Elle fait paraître l'herbe plus verte, elle noircit l'écorce des hêtres, et les bouleaux deviennent plus blancs.

Elle va aux creux secrets d'où surgissent les sources.

Sous le ciel, elle éveille la vie des choses ternes ; cependant que s'allonge la paisible journée où, dans une lumière diffuse et monotone, pas un bruit, nulle couleur ne détonne.

Et elle tend les milliards de ses rets scintillants des sommets perdus du firmament à l'eau de la rivière, à la surface des champs, — afin qu'y transparaisse, confusément emprise, la forme de tous les arbres, les maisons et les gens.

Et le vent se lamente, il lutte ; mais il secoue en vain la magie endormante des fines mailles serrées qui se tendent et oscillent de l'eau de la rivière au haut du firmament.

La pluie, la pluie !

Sa voix lente et continue profère l'incantation toujours parallèle à l'office des saisons.

Sa voix, douce, monotone, et si persuasive, calme et endort — à la manière du chant très fruste et caressant, que murmure à l'enfant une vieille nourrice.

Elle accorde, sa voix, les harmonies graves du passé gigantesque — au présent.

.....
O pluie ! tu as touché les ailes de l'Archéoptérix et tu mouillas les arbres des forêts millénaires.

Autrefois, au seuil de la caverne, ta voix se compliqua de tout l'obscur éclat des syllabes rudimentaires, se mêlant au bruit sec du silex éclaté.

Pluie ancienne, pluie ancienne, que tu es vieille !

Et sais-tu rester jeune ! o pluie !

Ta voix n'a point changé, elle est restée la même.

Elle s'allie, sereine, au Verbe plus compliqué des hommes d'aujourd'hui.

Depuis les Temps, les hommes abandonnèrent l'asile de la caverne.

Ils ont réglé leur vie et divisé ce temps. Et si leur geste plus sobre, un peu plus effacé, recule le Passé aux profondeurs du Rêve — leur vocabulaire n'a ajouté, en somme, que des paroles fragiles aux syllabes dures.

.....
Tu effaces les lointains, o pluie ! Tu recules les bornes de l'espace obscurci.

Et tu vas, lente et bonne, à la poussière des Morts.

A tous les germes.

Consolatrice, tu t'en vas lente à la tristesse de tous les morts, à leurs regrets, à leurs remords, à toutes leurs joies.

Afin que germe de leur poussière, sans cesse accumulée par l'Ouvrière taciturne et sourde, — la Nouvelle Vie.

Elle ressemble, toujours la même, à la Vie, vieille comme toi.

O pluie, pluie si vieille !

Et si jeune !

Aug. DONNAY.



Intermédiaire wallon

Questions

Couches privilégiées. — On lit ce qui suit dans le *Voyage de Pierre Bergeron ès Ardennes, Liège et Pays-Bas, en 1619*, publié par Henri MICHELANT, p. 344-345 :

« Il y a une coutume remarquable dans Bruxelles et par tout le Brabant, qu'une maison où il y a une femme en couche, est comme un asyle et exempté de sergens et de toute exécution de justice un dix durant, si ce n'est au seul crime de lez majesté qui est exempté ; et durant ce temps, les maris sont exempts d'aller au guet, et à la porte, en signe de quoy ils mettent un linge blanc à l'entour de l'anneau de la porte ; et si la femme est accouchée d'un fils, ils adjoustent une petite pièce de linomple [= linon] par dessus.

Cette coutume est-elle ou fut-elle répandue dans le Brabant wallon ?

ALBIN BODY.

Un vers de Defrecheux. — Tous les Wallons connaissent le charmant chef-d'œuvre de NICOLAS DEFRECHEUX, le crâmignon *L'avez-ve vèyou passer*, et il n'est point de mémoire où ne chante le beau vers :

Nole hièbe n'esteût couquèye wice qu'elle aveût passé.

« Nulle herbe n'était couchée où elle avait passé ».

Cette image poétique, qui idéalise la marche légère de la Belle inconnue, est originale, comme le reste de ce poème. Pourtant, on a prétendu qu'elle appartenait à LAMARTINE. A quel poème faisait-on allusion, je l'ignore.

Certes, pareille rencontre ne prouverait rien contre l'originalité du poète wallon. DEFRECHEUX, du reste, avait-il lu LAMARTINE ?

S'il était même prouvé que le travail a été emprunté au poète français, il resterait encore que DEFRECHEUX l'a bien mis en place, dans une description dont la valeur poétique est parfaite, et dans un vers complet, harmonieux, qui est certes un des plus beaux de notre littérature.

Il ne s'agit donc, dans notre esprit, que de relever une coïncidence curieuse.

Du reste, la même idée poétique se trouve ailleurs que chez LAMARTINE, si tant est qu'elle y soit.

En effet, la revue *Vers et Prose*, dans son tome XII, paru en 1908, publie la traduction, due à M. EMILE GODEFROY, d'un poème anglais du XVI^e siècle, *Vénus et Adonis*.

Et voici ce qu'on peut lire (p. 55) : « Comme un faucon au leurre, elle vole; l'herbe ne s'incline pas, tant elle la foule avec légèreté; dans sa hâte, elle voit la victoire du vilain sanglier... etc. »

Inutile de faire remarquer que l'idée n'est pas la même ici que chez notre poète : on veut montrer la hâte emportée de la déesse, et l'on dit que, dans sa course, elle touche à peine le sol. Le poète wallon, au contraire, emploie la même figure pour montrer la légèreté naturelle de sa belle promeneuse.

Au point de vue poétique, la différence est essentielle, et elle apparaît surtout quand on place le vers de DEFRECHEUX dans son contexte.

Toutefois, le rapprochement est amusant, — car l'auteur de *Vénus et Aphrodite* n'est autre que le grand WILLIAM SHAKESPAERE.

Il serait intéressant de faire un rapprochement analogue avec le vers de LAMARTINE, si vraiment le même trait se trouve chez ce poète.

O. C.

Réponses

Le Coq gaulois. (XVIII, 171, 254). — Son premier cocorico ne retentit dans l'histoire qu'au seizième siècle. Il naquit alors d'un calembour renouvelé des Romains qui disaient, lorsqu'une révolte éclatait en Gaule transalpine : « Gallus cantat ! ». Ce qui voulait dire tout à la fois : Le coq chante, et les Gaulois se fâchent.

On n'en peut pourtant pas déduire que le coq ait été alors le symbole d'une nationalité ou d'une race, comme les aigles furent plus tard celui de la France napoléonienne.

D'ailleurs la Gaule des Gaulois était à cette époque trop profondément divisée de tribu à tribu, pour que surgît l'idée d'une nationalité commune, voire même d'une vague consanguinité racique.

Par contre, la Gaule cisalpine, la Gaule des Romains, se fit plus hospitalière au symbolique oiseau, sans pourtant l'être guère.

Les monnaies, les médailles, les enseignes, portent par centaines, par milliers, des loups, des sangliers, des ours, des lions, des chevaux, des cerfs, des béliers et nombre d'autres mammifères; des corbeaux, des aigles, des grues, des alouettes, des cigognes, représentant l'ornithologie emblématique.

Les coqs sont, dans cette ménagerie romaine, l'infinie minorité : sur 10.413 monnaies inventoriées, l'intéressant gallinacé n'apparaît que 14 fois, tout juste. Et c'est pour nos gallophiles wallons un sujet de fierté que

de savoir que ces 14 coqs appartiennent à des monnaies de la Gaule belge, à celles de la Celtique et de l'Aquitaine.

Nous fûmes donc — pavoisons ! — le poulailler originaire du Coq. Il y sommeilla, vraisemblablement, la crête sous l'aile, pendant la lourde nuit moyenâgeuse. Vint le réveil. La France regarda, en arrière, les heures vivantes de la Latinité. En 1546, comme en plein concile de Trente, l'ambassadeur français Danès flétrissait véhémentement les mœurs relâchées du clergé italien, l'évêque d'Arriets ressuscita la vieille plaisanterie romaine et ricana : Gallus cantat !

En 1585, Jean Passerat, de Troyes, professeur au Collège de France, co-auteur de la « Satire Ménipée » et fils spirituel — deux fois — de Messire Clément Marot, consacrait au Coq, une pièce de vers latins dont le tenace calembour romain faisait tous les frais. « Le coq, consacré à Mars le belliqueux, montre autant de bravoure, dit-il, que les Gaulois » ; et il conclut : « *Le Coq a donné son nom à la Gaule* ».

La fortune du Coq gaulois était désormais assise, reconnue et honorée. Son joyeux et claironnant cocorico ne devait plus s'éteindre. Toutefois cette consécration du noble oiseau devait rester populaire et officieuse, jusqu'à la Révolution de juillet. Le 10 août 1830, Louis-Philippe ordonna — et Guizot contresigna cette ordonnance — que le coq d'or fût hissé sur la hampe du drapeau français.

Depuis lors, il en est descendu. L'Empire, non plus que la troisième République, ne lui conservèrent cet honneur officiel.

A titre de compensation, depuis 1899, il se dresse sur ses ergots au revers des louis d'or français.

Par contre, la faveur populaire lui est restée fidèle, et, tandis que les aigles et les lys symbolisent des régimes, le Coq personnifie toujours le clair et vaillant génie gaulois, partout où chante sur les lèvres du peuple l'harmonieux langage français.

Pierre WUILLE.

La polka (XVI, XVII). — La maladie des pommes de terre qui fut attribuée en Belgique à la vengeance céleste, eut en France, pour cause première, une malédiction, si l'on en croit une légende rapportée par Lucie de V.-H. dans la *Revue des Traditions populaires*, IX, p. 218 : On raconte aux environs de Dinan que les domestiques de ferme fatigués de trop manger de pommes de terre, préférèrent contre elles une malédiction dont on n'a pas conservé le texte, et la terre demeura six ans sans produire aucun de ces tubercules.

O. C.

Les cloches dans la tradition populaire (ci-dessus, 297). — « *Li cloke* » au pays de Liège, désigne 1^o la cloche, 2^o le mortier du pharmacien, 3^o la pierre conoïde qui, sans crier gare, se détache du toit des mines. « *Li grosse cloke* » est le personnage le plus important, le chef. On donnait autrefois le nom de « *cloche* » au long manteau à capuchon des paysannes. Plusieurs variétés botaniques, surtout le fuchsia et la campanule, sont dénommées « *clochète* ».